

« Au loin, une voi(e)x - Jérémy Marmore »

Texte écrit et présenté par Jérémy Marmoret

Avant-propos

« HéééééHooooooo, petit homme. Tu t'es perdu ? Je vois que tu regardes au loin, tout autour de toi. Si tu es en quête d'un ailleurs, nous pouvons peut-être t'aider à le trouver.

Tu as l'air si fatigué... Monte sur nos épaules et nous avancerons pas à pas.

Tu sais petit homme, il ne faut pas te perdre en ce vaste monde. Face à l'immensité qui se dégage à l'horizon, tu peux te sentir aspiré. Si c'est le cas, agrippe toi à nous.

Oh, non, non,non ! Pas à cette lumière ! C'est un leurre ! Tu vas t'y brûler les ailes et y perdre la vue ».

Kirikou: « Mais alors, comment vivre dans le noir, sans point de contact pour me situer dans l'espace? »

Narrateur : « Je ne sais pas petit homme ? »

Kirikou : « Mais comment savoir où je suis caché, si l'on ne me retrouve pas ? »

Narrateur : « Je ne sais pas petit homme ? Mais si tu ne peux voir, si tu ne peux toucher, peut-être peux-tu entendre ? Je vais tâcher d'écouter pour que tu entendes.

Donne nous la voi(e)x, donne nous le La et nous t'accompagnerons dans ton périple ».

Introduction

L'histoire que je vais vous raconter aujourd'hui est celle d'un enfant de 3 ans que je nommerai Kirikou. Comme le laisse supposer ce surnom, « Kirikou n'est pas grand mais il est vaillant [...] ». Il fait partie de ces enfants qui, à défaut de pouvoir être portés, sont porteurs de bien des choses.

La première fois que j'ai entendu parler des moments d'effroi de cet enfant, de son impossible à être soutenu en ce monde, j'ai songé à le langer autour de mon corps, à l'africaine.

Kirikou, en ces temps, était insoutenable. Il échappait continuellement aux bras, aux mains qui tentaient de le porter, hurlant, s'élançant en arrière, tout en pivotant sur lui-même. Il n'avait pas de prise. C'est comme s'il ne pouvait se saisir de nos corps, comme si les corps se dérobaient sous lui.

Perdre pied. Kirikou connaît intimement ce que signifie cette expression. Jusqu'à en perdre la tête.

La nuit, sans lumière à laquelle s'accrocher, l'enfant s'épuisait à chercher un point d'appui, de quoi ne pas tomber, à défaut de pouvoir se laisser aller dans les bras de Morphée. Il se heurtait l'arrière du crâne contre les barreaux de son lit, point d'arrêt à la sensation de chute sans fin, qu'il éprouvait en ces temps immémoriaux. Il ne pouvait trouver contenance en un giron salvateur alors, il tâchait de se fixer, de se cheviller « au dur », pour résister aux assauts des plus violentes secousses.

C'est à partir de ma position de scribe, lors de séances de pataugeoire hebdomadaires, que je me propose d'écrire l'histoire que nous raconte l'enfant aux côtés de Brigitte (sa référente), de tisser le récit de la traversée accomplie, de traduire le sensible de l'histoire, avec sa coloration, sa tonalité, son rythme. Je vais donc tâcher, maintenant, de vous narrer cette histoire...

L'histoire d'un petit homme

Voilà déjà quelque temps que nous avons engagé notre progression dans les terres inconnues, traversant des univers tous aussi mystérieux les uns que les autres. Sur le chemin, alors que Kirikou s'éveille tous les jours un peu plus au monde, se passe quelque chose d'inattendu. Un brutal retour en arrière. Alors que nous les pensions laissées en route, les traces indélébiles de ses premiers effrois refont surface, à la date si singulière de son arrivée au monde, à 3 ans près.

Le lendemain, comme chaque semaine, nous gravissons la montagne en haut de laquelle se trouve le fameux point d'eau. L'enfant saisit nos mains et nous marchons côte à côte. Ce jour-là, la montée est laborieuse. Je sens ses pieds se dérober, son poids peser dans mes bras. Nous proposons de le porter mais il refuse. Kirikou veut avancer par lui-même. « Tiens bon Kirikou ! On y est presque, encore quelques pas ! ».

Nous parvenons devant l'endroit attendu et l'enfant s'y effondre. Nous l'aidons alors à se délester de ses vêtements et à enfiler une tenue plus appropriée en ce lieu. Kirikou exprime sa détresse. Malgré cela il se laisse faire, tout mou, comme sa poupée de chiffon que pour la première fois il a emmenée jusqu'ici. Il accepte de la lâcher pour entrer dans l'eau où, très vite, il se laisse absorber par les écoulements du liquide qu'il provoque.

L'atmosphère est pesante. Mon regard glisse vers ma collègue, assise au bord de l'eau, main sur les genoux. Brigitte me paraît abattue. Je ne la reconnais pas, elle qui d'habitude est si présente, si attentionnée avec Kirikou. C'est bien souvent elle qui parvient à le retrouver lorsque l'enfant s'égare. Cette fois-ci, il semble hors de portée. Brigitte commente à quel point elle ressent « le terrible », « le tragique », que lui livre Kirikou depuis la veille et comment elle en est affectée.

Alors, sans un regard, Kirikou réunit ses forces, sort de l'eau et va chercher sa poupée de chiffon posée à mes côtés. Il s'y accroche, et malgré les sollicitations de Brigitte, ne peut s'en séparer. Kirikou, dans sa quête de sens, n'a pas encore les mots pour exprimer ce qu'il vit. Il trouve alors en ce poupon-interprète un moyen de nous raconter, à sa façon, ce qui l'a conduit jusqu'à nous.

Il plonge sa poupée dans l'eau puis la ressort, observant le liquide qui s'écoule de ce petit corps inanimé. Il répète ce mouvement indéfiniment, à l'image du vidage sans fin dont il témoigne en ce moment précis.

Ça glisse, ça tombe, ça chute ! Rien ne le retient. Je contemple cette scène tout en me disant que je ne peux les laisser dans cet état.

La position traditionnelle du scribe est de rester en retrait mais je ne peux rester dans mon coin, immobile. Je me rapproche d'eux et viens tout au bord de l'eau. Je rentre en scène, me fais exister à leur côté, rappel d'une présence pour rompre avec l'isolement qu'ils me donnent à ressentir. Je tends ma main et Kirikou, saisi par cette intervention, me donne sa poupée détrempée.

« Je vais en prendre soin, apaiser sa tristesse, l'aider à te porter, toi qui en as tant besoin. Tu sais, des fois, quand les mamans sont entamées par de terribles chagrins, les bébés ont l'impression qu'elles perdent consistance, que tout leur corps devient larme, que de leurs yeux coule une infinie tristesse. Les bébés ressentent cela comme si ça venait d'eux, comme si c'était leur faute et se sentent alors abandonnés dans un univers vide de sens. Mais je vais te dire quelque chose, écoute moi bien, ce n'est pas de ta faute petit d'Homme, ce n'est pas de ta faute... ».

Je me propose comme réceptacle, point d'appui, en ce moment si particulier où je vois sombrer l'enfant et ma collègue dans le même sillage. Mettre en histoire cet indicible, ce hors temps, ce hors corps suppose que dans son expression puisse advenir un écart, une différence d'avec « la chose » même. Sinon, c'est comme si à la seule évocation de la douleur, la douleur était éprouvée à nouveau, telle quelle, immuable parmi les immuables. Eternel recommencement d'un éprouvé sans issue. Il s'agit de ne pas détourner ce que vient nous livrer l'enfant mais bien au contraire d'en accuser réception.

Suite à cet épisode chacun se ranime, garanti qu'en dessous de ses pieds se trouve un filet dont les mailles se sont resserrées. Kirikou refait surface. Du plat de ses mains, il produit de petits clapotis sur l'eau. Brigitte retrouve le regard de l'enfant qui discrètement lui sourit. Elle le prend dans ses bras et, délicatement, le berce dans l'eau. Kirikou se laisse faire, se laisse porter dans les yeux attendris de sa bienfaitrice. Il gazouille et semble lui dire à quel point il se sent retrouvé, à quel point il se sent exister. L'histoire se déroule. J'en suis profondément ému. Mais toute chose à une fin et vient le moment où j'ai la charge ingrate de leur dire qu'il est l'heure de sortir de l'eau. Foutu principe de réalité !!

« Oh non ! Pas déjà ! C'est tellement bon ! Allez, encore un peu ! S'il te plaît... ».

Rompre avec ce qui se passe là n'est pas chose aisée. Kirikou nous signifie qu'il n'était pas encore prêt. Il se contorsionne, regarde derrière lui l'eau partir dans le trou d'évacuation. Je ne peux m'empêcher de penser que tout y passe: le regard, le portage, la parole fraîchement recouverts. En somme, sa terre promise.

Voilà Kirikou reparti dans les méandres et nous le perdons à nouveau. Nous avons beau lui assurer que nous reviendrons bientôt, que nous sommes toujours à ses côtés, il ne peut rien en prendre. Prendre, emporter avec soi, suppose d'avoir au moins un baluchon pour transporter les choses glanées en chemin. Kirikou en est pour l'instant dépourvu et ne peut que vivre ou survivre l'instant présent. Sa vie serait comme l'eau qui glisse entre ses doigts.

Je suis encore profondément imbibé du moment qu'il a partagé avec Brigitte, de cette renaissance qui en moi fait trace, ligne de vie, et que je souhaite par-dessus tout lui restituer.

Mais comment le traduire ?

Des fois les mots ne suffisent pas à livrer toute l'intensité de ce qui s'est produit.

Je songe alors à la prosodie de leurs échanges en ce fameux instant de retrouvaille.

La voie ne serait-elle pas à portée de voix?

Me parvient alors cet écho, ce je ne sais quoi qui ne m'appartient pas et que pour autant j'abrètie.

Ce je ne sais quoi de lui, d'elle, de moi, de nous :

« HéééHoooo !!HééHooo ! Stamdamdédamdamdédédo..... (x2)

Le son lui parvient. Kirikou pleure mais nous ressentons qu'en cet instant ce n'est plus vraiment à corps défendant. Son corps se décripe, son être ne s'étire plus de tout son long en quête d'un point de mire qui lui échappe. Le son vibre contre les parois de sa peau.

Je me rapproche de Kirikou et de Brigitte, sur les genoux de laquelle il est assis. Je me rapproche jusqu'à ce que mon souffle effleure sa peau et continue à entonner la mélodie.

« HéééHoooo !!HééHooo ! Stamdamdédamdamdédédo.....

Sa main se porte à ma bouche, et tout en le laissant en visiter l'anfractuosités, je poursuis le chant.

Lorsque je reprends mon souffle, dans cet entre-deux, dans cette latence où se loge l'extinction et le retour de la voix, l'enfant se saisit dans l'attente de la suite. Le son de sa voix se laisse alors entendre et Kirikou nous propose sa version des choses.

Petit à petit, decrescendo, ma voix se retire pour ne laisser place qu'à la sienne.

Nous nous relevons, nous rechaussons et poursuivons tout trois notre chemin.

Conclusion

Chaque semaine Kirikou, Brigitte et moi nous retrouvons en haut de la montagne, et pour conclure nos rencontres, entonnons à la manière d'un hymne, la mélodie de la promesse des retrouvailles à venir. Kirikou peut désormais associer sa voix à la nôtre, quand ses états d'âme le lui permettent, et même parfois se risquer à en faire appel.

Lorsque je songe à lui, je ne peux m'empêcher de rêver qu'un jour, alors qu'il serait en train de perdre pied, il puisse, par lui-même, se soutenir d'un chant, d'un quelque chose qu'il ferait sien.

Je vous ai conté ma clinique en institution, celle que les enfants m'enseignent au quotidien. Une clinique du moment présent qui ne peut se relater que dans l'indéfini d'une histoire.

A mon sens, c'est dans le creux que nous devons nous situer pour percevoir ce qui se trame en chacun des petits d'Hommes que nous accueillons. Accueillir, traduire, jouer, narrer, c'est ce que je propose à ces êtres hors temps, hors sens. Cela demande de se risquer à se découvrir, à se désarmer de nos bonnes volontés si pleines de bon sens.

Ne serait-ce pas dans cette prise de risque, dans cette fiction toujours en construction, que peut émerger une vérité propre au sujet, une histoire qui parle au sujet et non pas une histoire qui parle du sujet ? Mais bien sûr cela ne va pas de soi, puisqu'il y a de l'autre là-dedans...